

« Tiens tes rêves »

Diane Pavlovic

Numéro 46, 1988

Jeunes publics

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27737ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pavlovic, D. (1988). Compte rendu de [« Tiens tes rêves »]. *Jeu*, (46), 69–72.

«tiens tes rêves»

Texte et interprétation : Sylvain Héту (Martin), Jean Lessard (Francis) et Sylvie Provost (Geneviève). Mise en scène : Daniel Simard; scénographie : Carole St-Cyr et Claudine Chevrier; éclairages et direction de production : Pierre-Luc Ménard; musique : Sylvie Provost et Benoît Rousseau; arrangements, direction musicale et effets sonores : Benoît Rousseau; direction technique : Daniel Collette. Voix de Jean-Claude Meunier (le narrateur), Isabelle Miquelon (Jenny), Benoît Rousseau (Bob) et Louise Dussault (la mère). Spectacle des Productions Ma Chère Pauline, présenté à la Maison-Théâtre du 4 au 8 mars 1987.

coup de foudre

L'Événement Théâtre et Adolescence a marqué son coup d'envoi par un spectacle remarquable. Fin, tendre, drôle et nuancé, pétri de réelle émotion, jouant subtilement avec la réalité et ses divers visages, *Tiens tes rêves* entremêle quotidien et fantasme en un style à la fois grave et léger, un style unique et résolument neuf qui apporte un inestimable vent de fraîcheur au théâtre québécois pour adolescents. Il y a pourtant ici un thème précis, des situations types, des musiques entraînantes et une séduisante scénographie; les personnages sont eux-mêmes des adolescents, en fugue et en crise, et leurs aventures sont tout compte fait très morales. Mais le texte est d'une richesse pleine de trouvailles, la mise en scène est d'une intelligence pleine de délicatesse, et les deux confrontent avec doigté le rêve, la romance véhiculés par la littérature populaire, et un réel qui, plutôt que de s'opposer à eux, les contient, les prolonge, les teinte parfois et se laisse, en retour, contaminer par leurs images.

Nous sommes dans un environnement dépouillé balisé par des triangles de couleur et balayé, avant le début du spectacle, par un entrelacs de faisceaux lumineux. Les lieux de l'action sont évoqués au moyen de repères minimaux : comptoirs de mélamine, ordinateur, appareils de son complexes et raffinés étalant bobines et cassettes comme des accessoires essentiels à un espace où l'on doit vivre. Une immense toile d'araignée derrière un lit, côté jardin, servira de fenêtre — par où le héros s'immiscera avec difficulté dans la chambre de l'héroïne — et, plus généralement, de brèche, de passage. La scène ainsi séparée en îlots attribue un espace à chacun : l'appartement moderne est celui de Francis, le frère aîné de Martin, et la chambre est celle de Geneviève, qui s'y plonge avec délices dans les intrigues passionnées des romans romantiques du genre Harlequin. Martin, qui vient de s'enfuir du foyer familial, fait la navette entre les deux; réfugié chez son frère, qui le sermonne à sa façon, il rencontre Geneviève dans le métro : c'est le coup de foudre. La pièce entière sera structurée selon la même alternance. Les scènes du métro, où Geneviève, agréablement troublée par l'analogie, lit l'aventure d'une héroïne qui voyage en train, émailleront les séquences «réalistes» où les deux frères, dans l'appartement, se parlent de leurs sentiments, de leur existence, de la séparation de leurs parents. En voix off, les héros des lectures de Geneviève se donneront la réplique et assureront une narration qui vaudra tout aussi bien pour le déroulement des «vrais» événements.



La rencontre de Geneviève et de Martin, laquelle est au centre du propos de *Tiens tes rêves*, est livrée avec toute la part de fantasme qu'une telle occurrence suscite chez ceux qui la vivent pour la première fois. Le genre photoromanesque s'applique en effet aussi bien à l'histoire que lit Geneviève qu'au roman qu'elle vit, au visage de Martin s'en superposera vite un autre, celui du héros improbable qu'elle forge d'après ses lectures et dont elle projette les traits sur ce jeune garçon assis tout près. Lorsqu'elle décidera que l'action languit et que le dénouement tarde à venir, on sautera les pages avec elle, tous les gestes, sur scène, étant soudain accélérés et troués d'ellipses. Cette avance rapide et la chorégraphie qui, ailleurs, règle la course effrénée d'un personnage — rendant cette dernière aussi stylisée, aussi artificielle et aussi chargée de tension qu'au cinéma — ne signifient pas qu'on néglige la lenteur et l'attention aux détails au profit d'un déroulement purement factuel des choses. Au contraire, elles marquent une nouvelle façon d'aller à l'essentiel tout en faisant un clin d'oeil amusé au raccourci moderne. *Tiens tes rêves* aborde un sujet épineux, celui de la première expérience sexuelle entre deux adolescents. Les affabulations, les peurs, les tabous et les ridicules qui gravitent inévitablement autour de cet épisode important sont abordés, grâce à la convocation des stéréotypes issus de la littérature populaire, avec un recul précieux, un écart le plus souvent humoristique qui, dégonflant les tendances excessives à la dramatisation qui secouent les protagonistes, fait également office de salutaire distance critique.

Distance et humour balisent le texte aussi bien que la mise en scène. Geneviève refuse de plus en plus de s'identifier à la belle héroïne de son roman, et cette dernière finit même — dans le passage le plus faible de la pièce, cela dit — par commenter, en le dénigrant, son propre sort. Les clichés de la féminité, de la masculinité, des rôles sexuels sont ainsi peu à peu remis en question. Tandis que, sur papier, l'héroïne romanesque défaille, sur scène, c'est Martin qui s'évanouit... Mais *Tiens tes rêves* interroge également d'autres types de rapports, et nous donne entre autres une image inoubliable des liens fraternels, une image que le théâtre pour adolescents, jusqu'ici, n'avait pas vraiment explorée. Francis, qui représente la raison, la sagesse, l'expérience, la maturité — l'instance parentale, en quelque sorte —, n'en est pas moins, par les problèmes qui agitent sa vie de jeune adulte et la mémoire toute proche de sa propre adolescence, du même côté des choses que son frère, bien que leur passé, leur génération respective, leur conception du monde les sépare : plus granola, plus *cool*, plus *yuppie* que Martin — lequel se moquera d'ailleurs du « jus de gazon » qu'ingurgite son frère —, Francis cuisine, fait du conditionnement physique et, en cachette bien sûr, lit le roman qu'a laissé traîner Geneviève... Les faiblesses de chacun, leurs mensonges, les complexes qui les arrêtent sont décortiqués, désamorçés, raillés et, sans en avoir l'air, rigoureusement analysés.

Cette analyse passe d'abord par des mots précis auxquels on a manifestement porté beaucoup d'attention. Le langage, chose réjouissante, réaffirme ici sa richesse, et les métaphores qui tissent le spectacle sont autant verbales que visuelles. Francis lisant la recette de cuisine qu'il est en train de suivre à la lettre mettra en relief des verbes éloquentes : séparer, battre, etc., qui s'appliqueront à ce qu'il raconte au même moment ; Geneviève écarquillera des yeux incrédules quand elle apprendra que le Bob Martin des aventures amoureuses dont elle berce ses heures de lecture se nomme, lorsqu'il est transposé dans la réalité, Martin Robert... Ces détails livrés de façon désinvolte font rire, bien entendu. Mais leur multiplication fait sens, d'autant plus qu'elle s'inscrit dans un projet entièrement bâti sur l'influence, dans le quotidien, du littéraire, du rêvé, du biaisé par la rhétorique. La

dernière phrase de la pièce, à cet égard, est emblématique à souhait, commentant le thème du spectacle par un ultime, et significatif, jeu sur la langue et sur l'écrit : « Toute reproduction est interdite sans le consentement des partenaires, par quelque procédé que ce soit »...

Ce sont d'ailleurs des mots, proférés avec plus ou moins d'assurance et de précipitation, qui illustreront presque à eux seuls le moment où Martin et Geneviève font l'amour. Les deux comédiens, agenouillés au micro derrière un lit vide que la lumière isole, parlent chacun pour soi, livrent de l'intérieur ce que leur personnage ressent et qu'il n'ose dire à l'autre. Cette scène superbe de pudeur et de confiance radicale, où l'allusion et la suggestion prévalent sur la description, où la convention théâtrale est nettement établie sans, pour autant, faire écran, cette scène toute en sous-entendus et en cris muets condense l'esthétique de la pièce. Les explications, dans *Tiens tes rêves*, ont volontiers lieu dans la salle. Les questions que se posent les héros ne portent pas pour rien sur leur écart par rapport à la norme qu'imposent « gang » et société ; le traitement musical, la mise en place, les récits et répliques entendus en voix off participent de cette même accumulation de distances, qui a pour effet paradoxal de provoquer l'adhésion immédiate du public. Paradoxal ? Voire. Éviter le mélo, le pathos, la morale ronflante et les bons sentiments n'a rien pour déplaire à un auditoire, quel qu'il soit — et à un auditoire d'adolescents encore moins. Et le fait de tenir son sujet à bonne distance constitue sans contredit le meilleur moyen d'y plonger avec lucidité, donc en profondeur. Auteurs et metteur en scène de *Tiens tes rêves* l'ont de toute évidence compris. Ils n'ont présenté ni une thèse ni un divertissement visuel ou linguistique sans conséquence. Dosant savamment l'humour — on en connaît les vertus : un spectateur détendu, ayant relâché ses défenses, est d'autant plus heurté par un virage brutal dans l'émotion —, mêlant les degrés de sens et maniant avec un talent sûr et désinvolte tous les glissements du réalisme à l'allégorie, ils ont concocté une oeuvre à la fois débridée et retenue, une oeuvre où l'interprétation et la mise en scène sont dans un rapport de complicité absolue : toutes deux impeccables, une oeuvre attachante qui laisse une trace et qui fait penser. Le titre, au vocatif, témoigne d'une entreprise qui s'adresse directement à son public, qui lui parle avec simplicité et lui affirme, de manière impérative, une nécessité incontournable. « Tenir » ses rêves signifie les étreindre, les conserver, s'engager à en observer les enjeux. Tenir ses rêves comme on tient son bout, comme on tient une promesse. Ce bijou de production souffle en douce une autre certitude : on peut également — on doit ? — tenir à ses rêves, y tenir comme l'ont fait les artisans du spectacle ; c'est là une façon agréable entre toutes de colorer son espace intérieur, de l'enrichir, de l'ouvrir sur le monde.

diane pavlovic